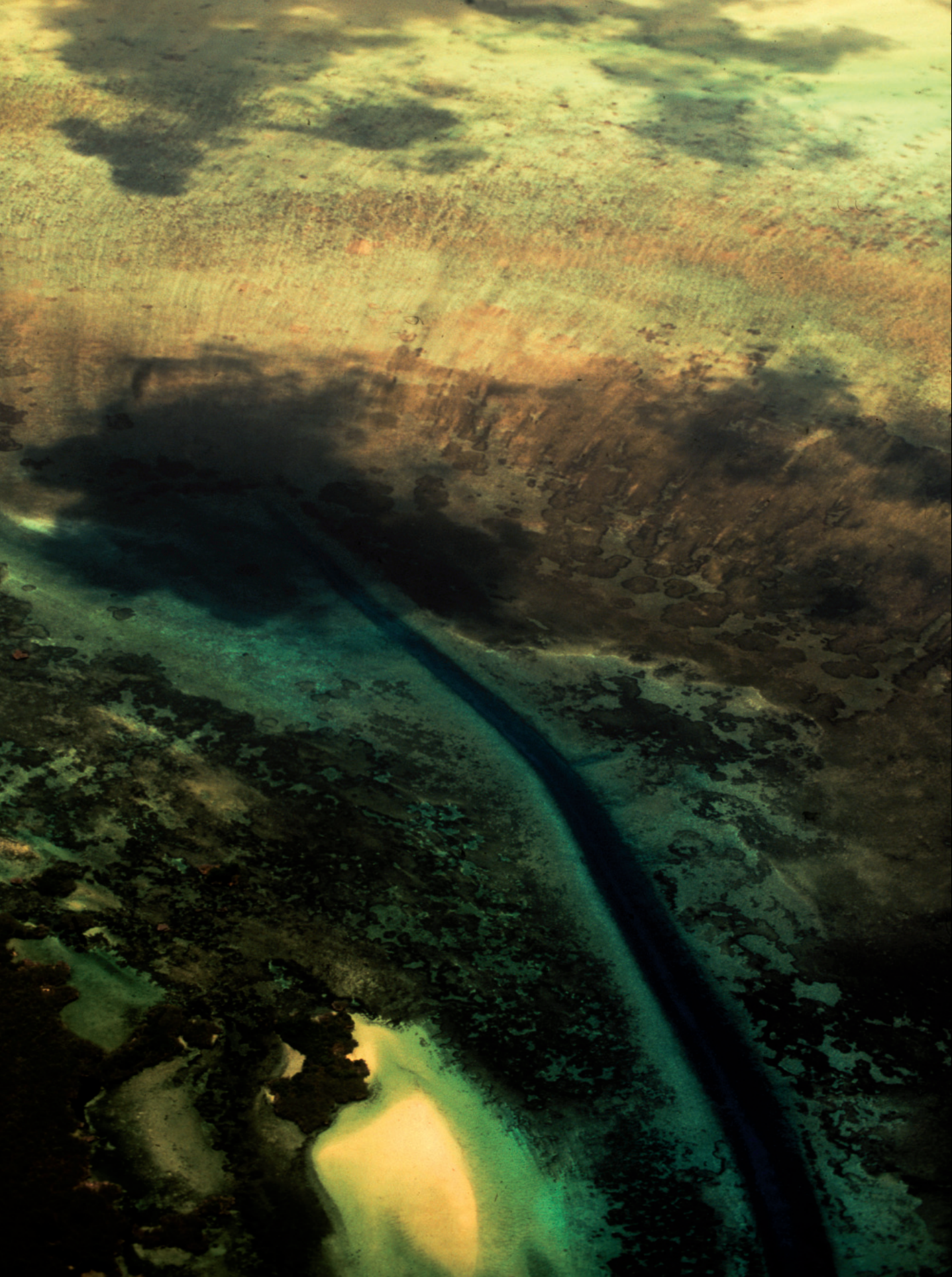


I : L'expérience sensible

L'expérience sensible fut, de tout temps, attaquée à travers l'image. Sans doute parce que, dans leur prétention à accéder à la Vérité des choses, les *Maîtres à penser* qui, depuis Platon, ont écrit l'histoire, la jugèrent redoutablement équivoque. Relative, incertaine, réfractaire, conditionnelle, approximative, précaire, irraisonnable, interprétative, ambiguë, rebelle, suspecte [et j'en passe !], l'image eut à subir, de leur part, une dévaluation radicale. Estimée sans fondement rationnel, certains la jugèrent sans valeur ! C'est pourtant bien à elle que l'on doit tout le trésor de la connaissance et de la félicité humaine. *Le sens et les passions ne parlent que par images, n'entendent que les images*, assura un des précurseurs du romantisme, Johann Hamann. Voie dans laquelle le penseur empirique britannique David Hume s'était engagé, quelques années auparavant, en exposant que la pensée naît de la faculté de former des images. Il avançait que toutes les idées proviennent d'impressions fondatrices, qu'elles sont comme les *images estompées* de ces impressions projetées dans la sphère de la raison. À la croisée des courants, synthétisant imaginaire et rationalité, Gaston Bachelard dira qu'*avant la pensée, il y a le songe, qu'avant les idées claires et stables, il y a les images qui brillent et qui passent* ! Méditations visionnaires confortées par les neurosciences*, ces attestations suffisent à dire la priorité chronologique et ontologique de l'intuition sur le raisonnement, de l'impression sur l'idée, du signe sur le verbe, si bien, qu'au vu de son histoire évolutive, l'on peut raisonnablement dire, contre les quêteurs d'absolu, que, fondatrice de la pensée, *l'image était au commencement* ! Le fait de voir a devancé celui de penser comme la fait d'exister a précédé celui de voir.

* D'après les neurosciences, l'image est toujours l'élément fondateur puisque par le rêve et l'activité du système par défaut, le cerveau digère l'information au moyen d'images mentales.



II : Marquage d'un vécu

C'est bien de ce premier œil une fois ouvert que tout l'univers tient sa réalité, cet œil était en effet l'intermédiaire indispensable de la connaissance par laquelle et dans laquelle seule le monde existe, instruit Schopenhauer. Confirmation de ce que la poésie orientale exprime en des termes plus imagés. S'il n'y a personne pour voir l'arc-en-ciel, il n'y a pas d'arc-en-ciel. [...] L'œil est une ouverture à travers laquelle l'univers se contemple en faisant vibrer nos sens comme les cordes d'une harpe*. L'image semble sortie de la vision comme le verbe a immergé de l'esprit : pour permettre une interprétation du monde, donner une forme à l'équivoque. Leurs représentants opèrent cependant suivant des approches diamétralement distinctes. Tandis que le penseur s'efforce à dégager de la tourbe philosophique d'immuables et orgueilleux préceptes [idéologies, thèses, concepts...] — qui se prennent ordinairement eux-mêmes pour objet —, le photographe, investissant tout son être dans le marquage immédiat du vécu, prolonge le geste primitif du chaman en faisant, lui aussi, mystérieusement apparaître un objet de croyance. Rejouant la sempiternelle querelle qui opposait déjà Platon à Aristote autour de la question du réel, on dira que si le philosophe prétend à l'universel, le photographe s'intéresse au particulier. Le premier, en savant, s'emploie à tirer le maximum, à faire le plein. Le second, en ignorant, se doit de viser le minimum, de faire le vide. Au théoricien la supputation allusive de la permanence. Au photographe l'instant spécifique des apparences.

* *Dieu et Moi*. Hervé Collet. Édit. Moundarren